

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PERRAUDIN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 41-44

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Et pourtant c'est le mois de Mai : les prés sont fleuris et les bocages, enchantés ; et les zéphyrus sont caressants. Et je suis plat d'une platitude immense comme la mer et vaste comme l'Océan. La voix du souvenir ne chante pas à mon oreille et il n'y a, sous mon gilet, rien qui frémisses, ni d'allégresse, ni de tristesse.

Dans les prés qui verdissent, adieu les promenades et sur les bords de l'eau, adieu les rêves fluides... Les vacances déjà sont voilées par le brouillard opaque du passé ; elles ont disparu comme un navire derrière l'écume. La rentrée, c'était le lendemain de Pâques. On s'assied dans un coin de wagon et on se laisse rouler inconsciemment, en regardant passer les arbres avec des yeux de veau. Il y a quelque chose en arrivant qui vous réveille :

Le sort tomba sur le plus jeune, (bis)

Qui n'avait ja, ja, jamais surveillé ! (bis)

Ohé ! ohé !

Devinez à qui nous serrons la main sur le seuil du dortoir ? A M. le Chanoine Léon Dénériaz. Et qu'il vous la serre... Je crois qu'il aura de la poigne. Parbleu ! il nous arrive tout frais fourbi du noviciat, avec toute la potentialité de ses forces accumulées, vaillant comme un jésuite et gai comme un novice échappé. Monsieur le directeur, vous avez un bras droit qui saura parler roide-ment. Monsieur le directeur... Encore un changement : c'est M. le Chanoine Follonier qui nous gouvernera. Tout le monde, sauf lui, est content ; car à voir ses sourires courtois et l'affabilité de son approche, chacun se rassure...

Mais tout de même ! le bon vieux temps avec notre bon surveillant au pardon si facile et notre bon directeur au sourire amical ! Nous ne pleurons pas, parce que nous sommes trop grands et que M. Dénériaz se vexerait ; mais notre pensée les accompagne dans le pays bocageux du Jura qu'on dit si beau et qu'on dit si bon... Il fallait bien qu'ils y aillent pour rendre service à ce collège qui pousse à vue d'oeil et où les ouvriers manquaient.

Le 29 Avril : « Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dionyse, Evan, Iacchus et Lénéé ».

Le Lycée, en l'honneur de M. Georges Rageth, professeur de philosophie chez les physiciens, se rend à Troistorrents. Il était conduit par M. le surveillant Dénériaz et il accomplit de grandes choses. Invité par le neveu de M. le Curé, il envahit la cure en l'absence du maître et, pour la liesse des cœurs et l'allégresse des jarrets, il vida, sans plus se gêner, une jarre entière de ce fendant audacieux et arrogant, qui vous montre des fées frivoles sur le chemin et vous transporte dans les régions nébuleuses de l'instabilité... Et ce ne fut point tout : aux initiés, l'ami Bonvin réservait des liqueurs plus enthousiasmantes encore et plus féeriques. Oui c'est de toi qu'il me faut parler, vieux glacier aux goûts archaïques qui rajeunit, bouteille bouillonnante de mousseux qui brûle d'écumer dans les verres pétillants et d'épanouir tes gaz parfumés dans la cervelle. Et vous jambon fumé à la blanche fumée des genièvres ; et vous, fromage ancien substantiel comme un syllogisme... Et vous, monsieur le curé, dont la générosité absente nous inonda de tant de présents... Et toi, mon vieil Henri... Ah ! jeunesse !... Brume ténue qui flotte comme un rêve... Endormissement langoureux et pacifique...

...Que les mamans n'aient pas peur ; j'exagère pour les besoins de l'art.

Ce même jour, ceux qui arrivent à l'âge rose de vingt ans, sont allés tirer au sort. Et l'après-midi ils sont partis aux bords du Léman. Alexis est allé voir l'Iliade au ciné, à Montreux. Beau spectacle pour un conscrit que le tumulte exalté de ces gigantesques combats... Mais savez-vous ce qui lui enestresté ? Pâris rêvant sur la proue du bateau... Hélène regardant les flot gris onduler...

Ce même jour, les Syntaxistes vont à Collonges. Ils se sont bien amusés, paraît-il ; mais ils n'avaient pas avec eux le neveu du curé...

Le 30 avril : Le F. C. I. du collège de Sion vient lutter contre le F. C. I. du collège de St-Maurice. Les combattants ont vaincu les uns et les autres par 3 buts à 3.

Le 1^{er} Mai : Fête renvoyée de M. Léon Athanasiadès ; de MM. Georges Rageth et Georges Cornut ; de MM. Jules Monney et Léon Dénériaz.

Bonne fête à tous en général et à chacun en particulier.

C'est aussi le mois de la Sainte Vierge qui commence ; les soirées douces à la grande allée, à l'heure où sonne l'« Angélus » ; les litanies chantées à l'église ; les litanies où l'on est distrait, où l'on pense aux chapelets qu'on allait réciter à l'église paroissiale, quand on était petit ; où l'on pense au passé, avec une larme qui perle, et à l'avenir qu'on voit en rose ou qu'on voit en noir... Sainte Vierge, que Dieu nous a donnée pour nous aider, aidez-nous à avoir du courage pour bien faire.

Le 3 Mai, les éclaireurs de la ville ont donné une représentation à laquelle nous avons assisté. C'était bien joli. Ça faisait une impression comme celle-ci : la jeunesse d'un petit bourg qui vient s'amuser sous une feuillée, l'après-midi dominical ; où il y a des chants et des sourires ; où il y a du frais, de la camaraderie et de l'intimité ; où l'on se réjouit poétiquement et jeunement... Et la comédie nous fit bien rire ; et, tant le rire est proche des larmes, il y eut un de nous qui pleura. Il pleura une larme ou deux, parce qu'il se souvenait et que vraiment ça attire, cette vie aventureuse des boy-scouts, ces bivouacs à la nuit qui tombe et cette prière que l'on chante aux étoiles près des tentes aplaties...

Qu'ils soient félicités et qu'ils récidivent !

Le 5 Mai, après avoir fait toutes les mines à M. Cornut qui dut céder, les Grammairiens grimpent à Collonges. Ils m'ont dit qu'ils avaient goûté princièrement et que Lucki avait empoché ce qui restait de beurre et de fromage... Comme de juste ! ce qui est payé est payé.

Le 6 Mai, la cloche ayant sonné avant onze heures déjà, M. Tonolli nous avertit que nous assisterions à une conférence de M. Ghéon. La classe entière poussa un « ah » de satisfaction... M. Ghéon nous a lu sa nouvelle comédie : « Le Petit Poucet ». Tout y était merveilleux, et le fond, et la forme ; le fabuleux enfantin de la donnée ; l'imagination fraîche et jolie qui ne ménage pas les transitions ni ne craint la rudesse des exagérations mythiques ; le décor arbitraire et grossier de la scène, la variété cocasse des personnages : pauvres gens comme beaucoup de

gens dans une pauvre chaumière où le lit est de planches ; sorte de J.-J. Rousseau bénissant la nature et chantant le bonheur de ceux que la terre nourrit de racines ; gamins de la forêt aux pantalons délabrés et aux bouts des souliers percés ; petites princesses bien belles comme des fées qu'elles sont, bellement vêtues de blanc, de rose et de bleu et qui discutent sur le mariage avec l'enthousiasme de gamines de sept ans ; et, pour finir, un ogre énorme, Silène ventru et repu qui eût fait merveille comme gargouille à vomir la pluie sur le toit d'une cathédrale...

Merci, monsieur Ghéon et au revoir !

— Le 24 mai et le 7 juin, etc., le collège jouera « l'Aiglon » de Rostand. J'ai trop à cœur la satisfaction de mes lecteurs et de mes lectrices pour ne pas les inviter à jouir d'un spectacle si magnifique et d'une poésie si ailée. Faibles âmes qui rêvez à de grandes choses et que la terre retient, venez contempler votre sosie dans ce jeune homme aux sursauts d'héroïsme et aux molleses de jeune fille que l'on appelle l'Aiglon... Vous que lasse la banalité continue des jours monotones, venez vous renouveler par le rajeunissement des émotions mélodramatiques... Et vous qui voudriez des élans, venez savourer la liqueur enthousiasmante et nerveuse qui emporte l'âme en des rêves de gloire et des visions d'infinités... Venez pleurer et venez rire ; venez rire et venez rêver...

Louis PERRAUDIN, phil.

P.-S. — C'est le temps où les maturistes rêvent, mesdemoiselles — Priez pour eux ! —